

Helga Elisabeth Bories-Sawala

professeure d'histoire et de civilisation françaises et francophones (à la retraite),
à l'université de Brème, en Allemagne

(2018)

“La perception,
par la conscience historique
de jeunes Québécois,
de la présence autochtone
dans l'histoire du Québec.”

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC
<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi
Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>
à partir du texte de :

Helga Elisabeth Bories-Sawala

“La perception, par la conscience historique de jeunes Québécois, de la présence autochtone dans l'histoire du Québec.”

In revue *ENJEUX*, revue de l'association des enseignants de l'univers social, vol. 11, no 1, 2018, pp. 13-16.

L'auteure nous a accordé le 1^{er} juillet 2020 l'autorisation de diffuser en accès libre à tous le texte de cet article dans Les Classiques des sciences sociales.



Courriel : "Helga E. Bories-Sawala" : sawala@uni-bremen.de

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

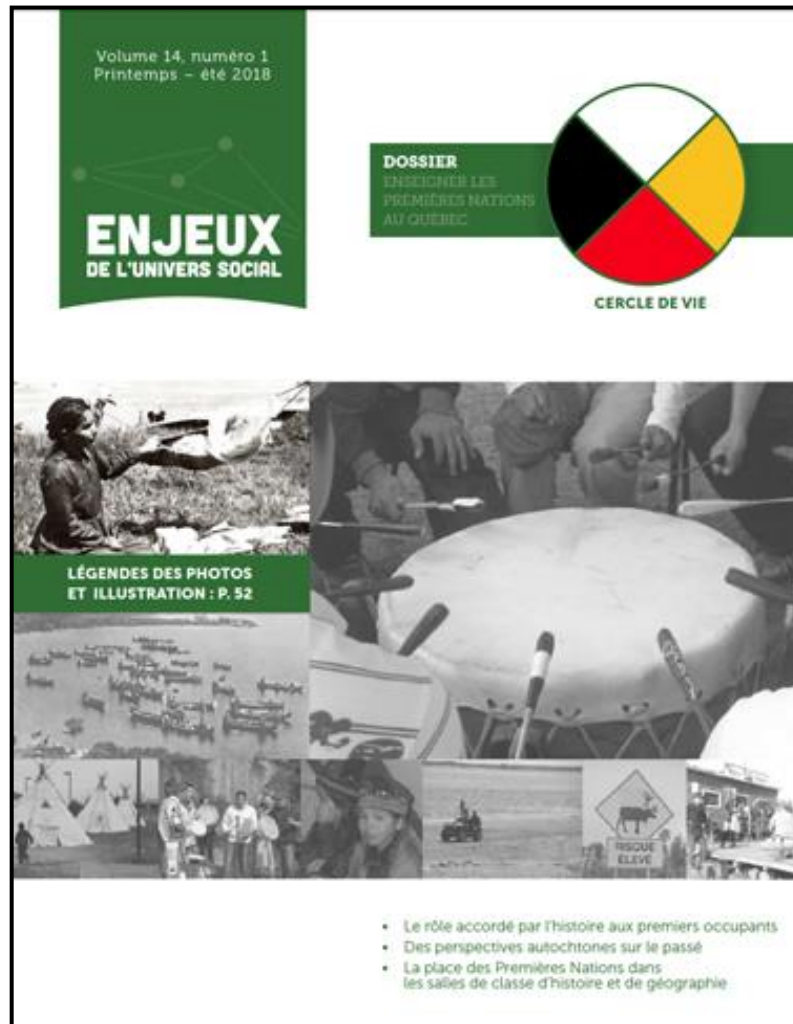
Édition numérique réalisée le 1^{er} juillet 2020 à Chicoutimi, Québec.



Helga Elisabeth Bories-Sawala

professeure d'histoire et de civilisation françaises et francophones (à la retraite),
à l'université de Brème, en Allemagne

“La perception, par la conscience historique de jeunes Québécois, de la présence autochtone dans l'histoire du Québec.”



In revue *ENJEUX*, revue de l'association des enseignants de l'univers social, vol. 11, no 1, 2018, pp. 13-16.

Helga Elisabeth Bories-Sawala

professeure d'histoire et de civilisation françaises et francophones (à la retraite),
à l'université de Brème, en Allemagne

“La perception, par la conscience historique de jeunes Québécois, de la présence autochtone dans l'histoire du Québec.”

In revue *ENJEUX*, revue de l'association des enseignants de l'univers social, vol. 11, no 1, 2018, pp. 13-16.

Helga E. Bories-Sawala, Professeure émérite d'histoire à l'université de Brème, Fondatrice de l'Institut brémois d'Etudes canadiennes et québécoises, Professeure associée à l'Université de Montréal. Récipiendaire de la bourse Diefenbaker 2015 auprès de la Chaire de recherche du Canada sur la gouvernance autochtone du territoire de l'Université du Québec en Outaouais

"Début. Il n'y avait pas grand-chose. Seulement des Indiens vivaient ici."

Quand ils pensent à l'histoire du Québec, les élèves québécois parlent-ils des Autochtones ? Quels sont les contextes où ceux-ci font partie de l'histoire, telle qu'ils la conçoivent, quelle place y prennent-ils et quels sont leurs rôles et leurs destins ? Quels sont les sujets privilégiés que les jeunes ont retenus à propos des Premiers habitants, les jugements de valeur qu'ils expriment à leurs propos, les constructions éventuelles de logiques pour combler certaines lacunes dans la présentation des manuels d'histoire ? Comment le NOUS est-il défini par rapport à l'AUTRE, pour les élèves francophones, anglophones et autochtones, respectivement ? Un échantillon d'un millier de copies d'élèves provenant du corpus réuni par Jocelyn Létourneau et son équipe a permis d'étudier ces aspects dans leurs dimensions quantitatives et surtout qualitatives.

Les résultats sont un élément essentiel d'un projet de recherche sur la place des Autochtones dans l'enseignement de l'histoire du Québec qui comprend également l'analyse de manuels scolaires québécois des années 1980 à nos jours. (cf. Bories-Sawala 2014) Elle analyse la place allouée à l'histoire autochtone dans l'enseignement scolaire par rapport à l'image qu'il transmet des Autochtones et de leur rôle dans l'histoire québécoise, depuis les sociétés précolombiennes à la réalité autochtone contemporaine, en passant par les révoltes de l'Ouest.

Cette étude, qui s'intéresse avant tout à la constitution implicite ou explicite d'un NOUS québécois collectif par rapport à l'AUTRE (ici, l'autochtone), se concentre sur les évolutions de l'enseignement de l'histoire des quatre dernières décennies, depuis la grande étude de Sylvie Vincent et Bernard Arcand parue en 1979. À l'époque, « dans la plupart des manuels, les Indiens font partie du décor, attendant la venue de Jacques Cartier. » (Vincent et Arcand 1979 : 220).

Si on devait résumer la principale différence qui distingue les nouveaux manuels des anciens, elle consiste en la prise en compte successive de l'existence de sociétés amérindiennes avant l'arrivée des Européens ayant leur propre conception du monde. Dans les programmes postérieurs à la Commission royale sur les peuples autochtones de 1996, un premier chapitre leur est consacré exclusivement. Or, malgré des efforts visibles en ce sens, toutes les traces d'eurocentrisme n'ont pas disparu. Surtout, l'approche de ces sociétés précolombiennes suit une logique ethnographique et culturaliste plutôt qu'historique et les présente comme immuables et essentiellement statiques. Pour les périodes ultérieures, notamment après la conquête britannique, l'histoire autochtone traverse une espèce de tunnel jusqu'au « réveil autochtone » revendicatif de la seconde moitié du XX^e siècle.¹ Ce tunnel connaît une exception, à savoir les révoltes dans l'Ouest. Or, celles-ci sont isolées du contexte de l'industrialisation capitaliste et de la dépossession territoriale des Autochtones. Il reste que, dans l'histoire du Canada et du Québec dans son ensemble, ces derniers apparaissent comme les victimes des Européens.

¹ Cf. Un grand morceau de l'histoire autochtone absent des manuels scolaires. (http://ici.radio-canada.ca/emissions/le_15_18/2014-2015/chronique.asp?idChronique=376028)

C'est aussi ce qui ressort d'un premier aperçu de la perception des élèves tel que Jocelyn Létourneau a pu le constater dans son enquête. (Létourneau 2014) Pendant une décennie, quelques milliers d'élèves d'établissements scolaires à travers tout le Québec avaient été invités à « raconter l'histoire du Québec comme vous la connaissez, depuis le début » et de la résumer ensuite en une ligne. Si l'on prend en compte ces seules phrases de résumé, il n'y a que 4,4% qui mentionnent les Autochtones (p.ex. : « Jadis, il y avait des Amérindiens, ensuite des bûcherons, maintenant des indécis. ») L'idée principale qui se dégage de ces énoncés est bien celle des Autochtones comme victimes :

« Vivant paisiblement et harmonieusement sur une terre splendide et fertile qu'ils occupaient depuis des lustres et qui leur appartenait, les Amérindiens ont été volés, envahis, abusés, colonisés, exploités et brisés, voire tués ou exterminés par les Européens qui ont été particulièrement injustes à leur égard en les chassant de leur territoire et en les effaçant de l'histoire québécoise. » (Létourneau 2014 : 164)

Or, pour connaître mieux comment se constitue la conscience historique des jeunes Québécois-es, par rapport à la place des Autochtones dans l'histoire de leur pays, il est intéressant de dépasser les seules phrases de résumé et prendre en compte les textes entiers. Ce qui frappe d'abord dans l'échantillon de 943 copies choisies ², c'est l'énorme diversité, même au sein d'un même groupe d'élèves. L'éventail va de copies comportant une poignée d'expressions pêle-mêle, en quelques lignes, à des essais raisonnés de quatre pages. Cette diversité concerne la quantité et la qualité des énoncés, la maîtrise de la langue aussi bien que les connaissances historiques. Il y a des chronologies, des tableaux, la reproduction de savoirs, mais aussi, plus rarement il est vrai, des récits argumentés, l'expression de points de vue personnels ou des conclusions originales. Certains élèves, surtout anglophones, ont préféré esquisser la trame de l'histoire québécoise sous forme de bandes dessinées.

² Cela correspond à la totalité des copies provenant des élèves du niveau secondaire 5 (ni trop éloignée ni trop proche du sujet) dans différents établissements scolaires à travers le Québec recueillies entre septembre 2003 et septembre 2006.



« Le Québec ne s’est pas toujours appelé le Québec. (case 2) ³
 Découvert par les Français, ceux-ci l’ont appelé Nouvelle-France.(case 3)
 Malheureusement, les Amérindiens occupaient déjà le territoire.(case 4) Les
 nouveaux arrivants ont donc utilisé des moyens pour s’en débarrasser.(case
 5) Hooo ! Potion magique – Hé ! hé ! hé ! (case 6) Dieu est le maître du
 monde !!!(case 7) Mais un jour, les Anglais sont venus, ont tenté de
 prendre les nouveaux territoires des Français.(case 8) »

L’échantillon se compose de copies provenant de 776 (82,3%) Francophones, 140 (14,9%) Anglophones et 27 (2,9%) Autochtones. Dans l’ensemble, 39,1 % des textes ne comportent aucune mention des Autochtones ; dans 42,7 %, ils représentent moins d’un quart de la copie. Des proportions remarquables sont atteintes dans les 5% où l’histoire autochtone compte pour un tiers dans l’histoire du Québec et dans d’autres 2,4% où la proportion atteint environ la moitié de la copie.

³ Les erreurs d’orthographe qui affectent seulement l’écrit et non l’oral ont été corrigées.

Enfin, pour 2,7%, les Autochtones occupent plus de la moitié du texte, et 1,9% en parlent exclusivement ou presque. Comme on pouvait s’y attendre, le pourcentage de copies qui mentionnent les Autochtones est élevé dans un groupe exclusivement autochtone (80%), mais il est même dépassé par deux autres groupes, un anglophone (87,8%) et un francophone (95,2%). Fait intéressant, dans ces deux groupes, il y a aussi quelques élèves d’origine autochtone.

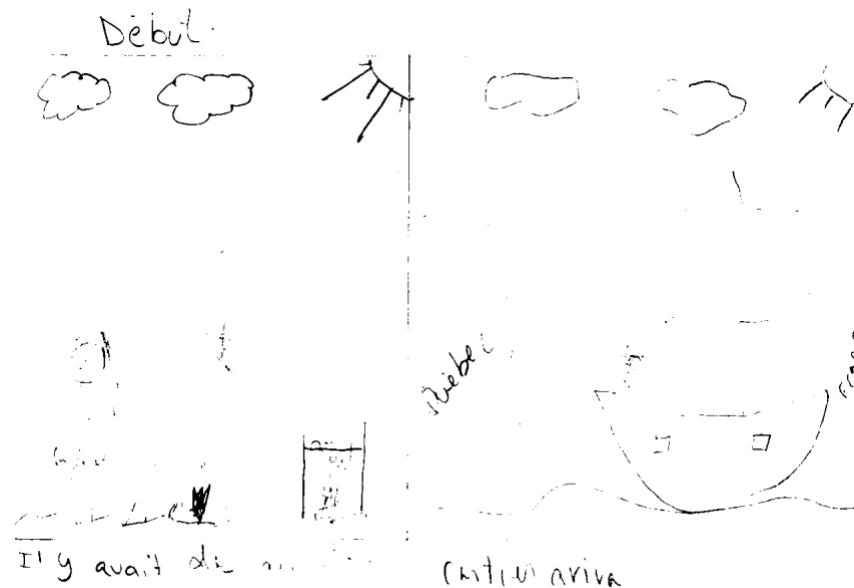
Pour ce qui est des aspects du contenu ⁴, 40,7% des copies qui parlent des Autochtones se bornent à la seule mention de leur existence, sans donner plus d’explication. L’élément ajouté par les autres - et souvent l’unique - est leur présence avant l’arrivée des Européens. Seuls 8,1 % des copies présentent plus de 4 aspects différents, comme p.ex. la traversée de la Béringie, les groupes linguistiques, les modes de vie, les échanges commerciaux et culturels, les conflits, Louis Riel ou Oka.

Tout commence par Jacques Cartier ?

Quelques copies prennent explicitement position par où il convient de débiter l’histoire du Québec. Pour celles-ci les choses sont simples :

« Le Québec a commencé à exister en 1534 lorsque Jacques Cartier est arrivé dans le Saint-Laurent avec ses bateaux. » / « Tout a débuté avec Jacques Cartier. »

⁴ Pour une analyse plus détaillée, cf. Bories-Sawala et Martin (à paraître)



Pour un autre, ces débuts étaient quelque peu ennuyeux – la vraie histoire n’avait pas encore commencé :

« Début. Il n’y avait pas grand-chose. Seulement des Indiens vivaient ici. »

Encore d’autres s’inscrivent explicitement en faux contre le choix de l’arrivée des Européens comme point de départ :

« Pour moi, l’histoire du Québec commence avant la découverte de Cartier en 1492, ça commence avec nos vrais ancêtres, les Amérindiens. »

Il n’est pas rare de trouver s’exprimer un NOUS québécois, différent des Autochtones, avant même que les Européens arrivent :

« L’histoire du Québec a commencé quand les Algonquiens et les Iroquois sont arrivés chez nous. »

Dans une explication raisonnée, LEUR histoire se distingue de la NÔTRE :

« J’estime que le début de notre société comme on la connaît aujourd’hui est la fondation de Québec en 1608 par Champlain. Certains peuvent dire que notre histoire est plus ancienne que ça à cause des Amérindiens, mais d’après moi, c’est leur histoire et non la nôtre. (L’une n’est pas meilleure que l’autre.)

Si la plupart des élèves reconnaissent aux explorateurs européens le mérite d’avoir *découvert* ce nouveau continent, et que les termes *découvrir/discover, découverte/discovery* sont de loin les expressions les plus courantes employées, quelques-uns (dans les groupes autochtone et francophone uniquement) prennent une distance critique expresse vis-à-vis de cette vision euro-centriste en mettant l’expression entre guillemets ou en parlant de *redécouverte* :

« Jacques Cartier, qui dit avoir « découvert » l’Amérique. / Le Québec a été redécouvert par les Européens. Je dis redécouvert car les Indiens y habitaient avant. »

Or, selon certains, la surprise était grande et voire désagréable pour les nouveaux arrivants :

« Mais ce qu’ils (les colons) ne savaient pas, c’est qu’ils n’étaient pas seuls sur ce territoire, il y avait des Amérindiens qui étaient là avant eux. / Malheureusement, les Amérindiens occupent déjà le territoire. »

À la différence de la plupart des autres, ce récit provenant d’une élève autochtone, ne cite aucun nom d’arrivant européen :

« Un jour, un homme est arrivé dans le golfe du Saint-Laurent puis a découvert qu’il y avait déjà du monde, les Amérindiens. Après l’homme qui a découvert le Québec est venu exploiter les richesses des terres amérindiennes avec plein d’autres hommes ils ont aussi fait du troc avec les Amérindiens amenant ainsi l’alcool, les couteaux de métal, les fusils, etc. Ensuite les hommes sont revenus avec d’autres hommes pour s’établir sur les terres ne leur appartenant pas. Plusieurs conflits ont eu lieu entre les hommes et les Amérindiens, mais aussi entre hommes et d’autres hommes d’une autre origine. »

L'élève ne connaît-elle pas le nom de Jacques Cartier ou suit-elle une tradition orale pour rendre compte de l'histoire sans préciser les personnages ou les dates ?

L'histoire écrite par les « Blancs », à son tour, ne mentionne pratiquement aucun nom autochtone avant ou lors de la rencontre avec les Européens. Dans l'ensemble des copies, une sur 943 seulement connaît Donnacona...

***« Pour qui se prenait-il ? »
La légitimité de la colonisation discutée***

Dans l'ensemble, la simple mention de la présence des Autochtones au moment de l'arrivée des Européens, la référence aux Algonquiens et aux Iroquoiens et à leurs modes de vie respectifs et finalement le fait que les explorateurs prennent contact avec les Premiers habitants, voilà ce qui constitue la majeure partie de tout ce qui est dit des Autochtones. La plupart des copies ne vont pas au-delà de ces mentions. Les élèves abordent ensuite des sujets importants comme l'économie de la Nouvelle France, sans plus jamais reparler des Amérindiens.

Rares sont les exemples d'une description aussi détaillée que celle-ci :

« En 1534, Jacques Cartier, un Français, découvre le Québec. Ils aperçoivent alors un peuple installé là depuis de nombreuses années, les Amérindiens. Ce peuple, vivant de façon nomade ou sédentaire, a depuis longtemps trouvé de multiples façons de survivre à hiver long et rigoureux du Québec. Ce peuple est aussi maître de la chasse utilisant la fourrure de leurs proies afin de se vêtir. Lorsque Jacques Cartier débarque au Québec, il est tout de suite approché par ces Amérindiens. Ceux-ci sont d'abord sur leurs gardes face à ces nouveaux explorateurs, mais deviennent rapidement apeurés par les armes qu'ils ont en leur possession, je pense entre autres aux fusils. Le premier hiver est très difficile pour nos nouveaux explorateurs, le scorbut fait des ravages, ils doivent donc demander de l'aide aux Amérindiens. » (1/3 du texte)

33 élèves francophones et 2 autochtones (mais aucun élève anglophone) mentionnent la plantation de la Croix de Gaspé. Pour

certain, les Européens savaient qu’ils se trouvaient en territoire habité, mais cela ne les empêcha pas d’en prendre possession :

« Mais il y avait déjà des occupants. Ils plantèrent une croix quand même. »

Dans quelques copies, les Amérindiens ne réagissent pas :

« Les Français ont débarqué et se sont approprié les terres des Amérindiens ce qui ne les dérangea pas trop. »

Dans d’autres, ils sont représentés comme plutôt hésitants :



Une seule copie évoque la réponse trompeuse de Cartier faite à des Amérindiens sceptiques :

« Lorsque Jacques (sic) arriva, il posa sa croix, dit aux Amérindiens qui n’étaient pas au courant qu’on installe cette grosse chose sur leur territoire, que cette croix leur servait seulement de point de repère pour les bateaux lorsqu’il va revenir. »

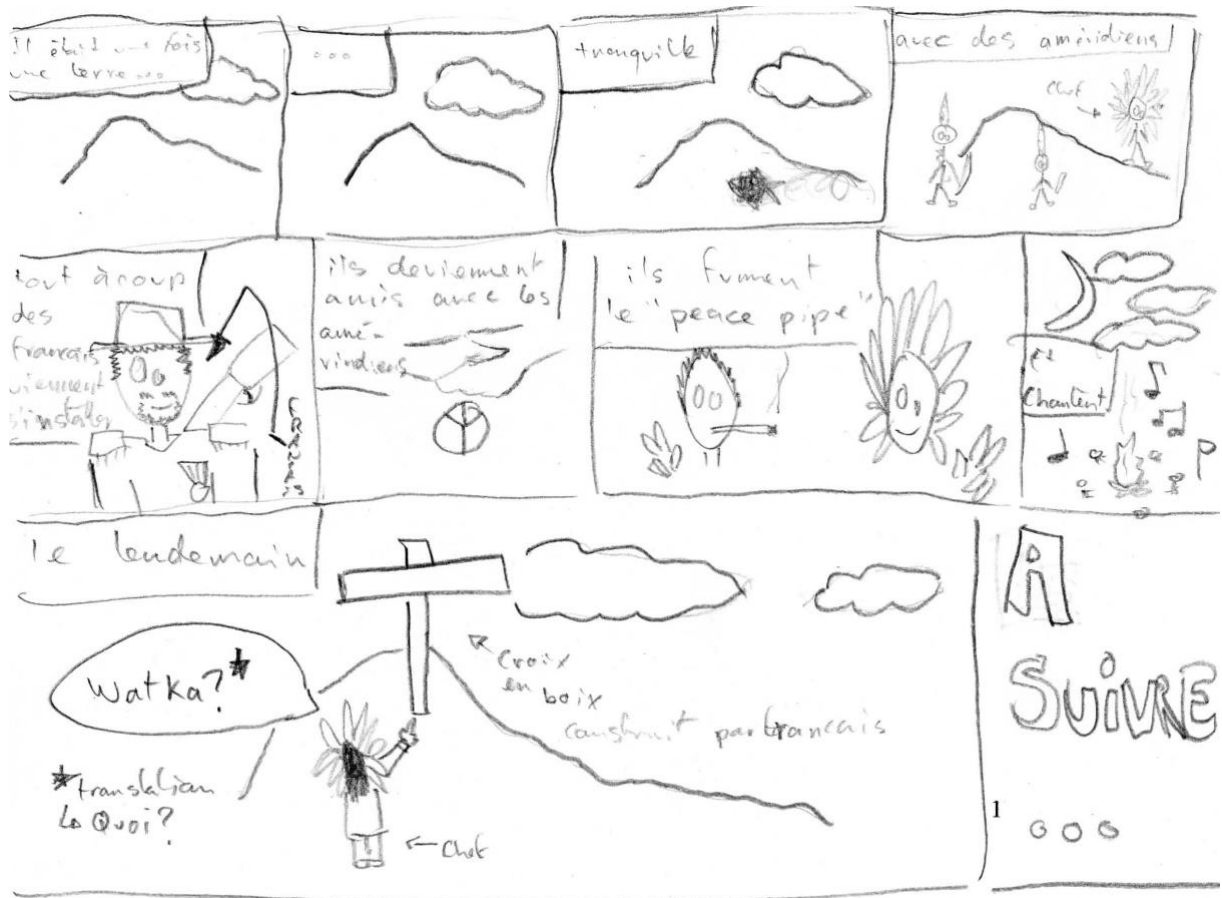
La légitimité de la prise de possession des territoires par Jacques Cartier est discutée par un petit nombre de copies. Quelques-unes essaient de la justifier (en se référant à un NOUS précolombien hypothétique) :

« Notre Québec fut découvert par la France et le navigateur Jacques Cartier. (...) Etant découvert par la France tout portait à dire que nous étions une terre française, mais sur cette terre des hommes y vivaient déjà. Les Amérindiens, peuple occupant déjà les terres, et les nouveaux venus firent bien des échanges ce qui mit en route les colonies-comptoir pendant un long moment. »

Une autre élève est catégorique dans son refus de trouver une légitimité à cette prise de possession :

« Les Autochtones étaient sur le territoire québécois. Jacques Cartier est venu prendre possession du territoire au nom du roi de France. Pour qui se prenait-il ? Je crois que tu ne peux prendre possession d'un territoire. Et tu ne peux encore moins en prendre possession quand des gens y résident. »

Et pour ce jeune dessinateur de BD, tout se passe très bien avant l'arrivée des Européens. Même l'accueil a été amical, dans un premier temps. C'est la plantation présomptueuse de la croix qui gâche tout :



« Il était une fois une terre... (case 1) tranquille (case 3) avec des Amérindiens (case 4). Tout à coup, des Français viennent s’installer (case 5). Ils deviennent amis avec les Amérindiens (case 6), ils fument le « peace pipe » (case 7) et chantent (case 8). Le lendemain : croix en bois construit par Français. » (case 9) (Copie entière)

Des raccourcis qui en disent long

Pour d’autres, la prise de possession du territoire par les Européens a engendré un génocide immédiat :

“Many native Indians lived here before, but the European people from France fought against them and killed them.” [Plusieurs indiens aborigènes

vivaient ici auparavant, mais les Européens de France les ont combattus et les ont tués.]

« Les Français ont installé des colonies et ont nommé le territoire la Nouvelle France, ensuite il y a eu un froid entre les Amérindiens puis les Français ont exterminé une bonne partie des populations autochtones, c’est pour cela qu’ils vivent maintenant dans des réserves et qu’ils ont presque tout de payé par les gouvernements. »

Nous voici devant un de ces raccourcis très intéressants qui attirent notre attention sur la nécessité, ressentie par les élèves, d’expliquer comment le rapport de force entre Européens et Autochtones a pu aboutir à la situation actuelle des communautés autochtones, telle qu’ils la perçoivent à travers les opinions de leur entourage. S’il ne reste que peu d’Autochtones aujourd’hui, c’est, selon cette élève, le résultat de leur anéantissement dès le début de la colonisation. Le processus de spoliation économique, de discrimination juridique et politique et d’assimilation forcée du 19^e siècle est largement ignoré dans la conscience historique aussi bien des élèves que dans le récit des manuels.

Ainsi, devant un manque d’explication plausible, certains élèves forgent des hypothèses pour donner de la cohérence à cette histoire. Ce qui peut apparaître comme des défauts dans les copies, est donc au contraire très précieux pour identifier des lacunes dans la présentation de l’histoire par l’enseignement (cf. Bories-Sawala et Martin, à paraître). Le même effort de construire une logique s’exprime dans cette copie :

« Les Amérindiens n’étaient pas trop contents de se faire envahir leurs terres par une centaine de Français, mais ils les trouvaient bien sympathiques avec leur eau-de-vie et leur apparence ridicule. Tout allait bien quand le peu de Français faisaient la traite de fourrure et même quand ils ont commencé à s’installer, malgré quelques guerres avec les Iroquois, tout allait bien. Les choses ont commencé à se gâter lorsqu’un autre peuple a voulu avoir de la fourrure (les Anglais). » (1/2 du texte)

Les élèves accordent à l’hécatombe créée par les maladies européennes importées beaucoup plus d’importance que la plupart des manuels. Cette mention des épidémies est encore plus fréquente parmi

les élèves autochtones. Mais les condamnations les plus résolues proviennent de copies de jeunes Québécois francophones et anglophones. Cette élève oppose l’attitude hospitalière des Autochtones aux apports néfastes des Européens :

“The French and English explorers brought with them new diseases and weaponry. The Native Americans gave the explorers various food and a lot of hospitality.” (1/4 du texte) [Les explorateurs français et anglais ont apporté avec eux des nouvelles maladies et de l’armement. Les Premières nations ont donné aux explorateur une nourriture variée et beaucoup d’hospitalité.]

La perte de population subie est rapprochée de la spoliation territoriale :

« Au début, comme tout le monde sait, notre terre était habitée par les Amérindiens. On leur a volé leur terre, et on a causé la mort de 2/3 de leur population. »

Les élèves francophones et anglophones s’accordent pour considérer que les Autochtones ont été les victimes des Européens en s’en reprochant parfois réciproquement la responsabilité. Les exemples d’hostilité vis-à-vis des Autochtones qui se réclamerait à tort de leurs droits ancestraux sont extrêmement rares. Or, une conclusion intéressante est exprimée dans plusieurs copies, à savoir que la Conquête anglaise subie par les Français serait une juste revanche de l’histoire pour leur infliger un sort analogue à celui qu’ils avaient, eux, fait subir aux Amérindiens :

“Indians got screwed over by the French, the French got screwed over by the English, French screwed over the English.” [[Les Indiens se sont fait arnaquer par les Français, les Français se sont fait arnaquer par les Anglais, les Français ont arnaqué les Anglais.]

Un autre utilise le même argument non pas pour déculpabiliser les Anglais, au contraire :

“The French robbed from the Indians, then the English robbed from the French. Therefore, the English robbed from the Indians” [Les Français ont volé aux Indiens, puis les Anglais ont volé aux Français. Par conséquent, les Anglais ont volé aux Indiens.]

L’argument de la revanche de l’histoire existe dans les copies francophones également, dans des termes vigoureux et sans équivoque :

« Deux peuples, la France et l’Angleterre se sont battus pour une terre qui ne leur appartenait en aucune façon. (...) Après la conquête par les Anglais ; ce fut notre tour d’être persécuté : on a voulu nous faire perdre notre âme, notre religion, notre langue. Tout ce qui fait l’essence même d’un peuple. Tout ce qu’on a voulu enlever aux Amérindiens, on a dû se battre pour le garder. Ne négligeons pas les actes de Cartier et des colons car ils ont agi d’une manière similaire aux Anglais face aux Français (avec les Amérindiens). »

L’argument du juste retour des choses est présent dans d’autres raccourcis qui constituent des constructions à la recherche d’un sens dans l’histoire⁵. Dans ce dessin un Amérindien et un Européen échangent de l’alcool « qui rendra mon peuple alcoolique et les feront (sic) mourir du cancer du foie » contre du tabac « qui rendra mon peuple dépendant et qui les feront (sic) mourir du cancer du poumon » :

⁵ Pour l’évocation du tabac sans prendre en compte l’horizon d’interprétation des jeunes Québécois-es du 21^{ème} siècle, cf. Bories-Sawala et Martin (à paraître)

Required parameters are missing or incorrect.



Enfin, cette copie remarquable entre toutes provenant d'une élève autochtone exprime un MOI autochtone victime des Anglais, puis des Européens, qui aboutit à une identification pour le moins inattendue avec un NOUS québécois :

« À ce que je me souviens de notre histoire, c'est que les Anglais ont voulu prendre la possession de nos terres. (...) Avant ça il y a eu les Amérindiens qui ont souffert des arnaques des Européens. Ils nous ont d'une façon détruits avec leur manigance atroce avec leur matériel. (...) Cette partie de l'histoire (les patriotes) a été la plus marquante pour moi, c'est ce qui a fait de moi une séparatiste. »

Références principales

BORIES-SAWALA, Helga Elisabeth (2014) : L’histoire autochtone dans l’enseignement scolaire au Québec : combien, comment, pourquoi. Hypothèses pour un projet de recherche (<https://crcgatuqo.files.wordpress.com/2014/08/helga-e-bories-sawala-rapport.pdf>).

BORIES-SAWALA, Helga Elisabeth / MARTIN, Thibault (à paraître) : EUX et NOUS. La place des Autochtones dans l’enseignement de l’histoire nationale du Québec.

Commission royale sur les peuples autochtones (1996) : Rapport final, 5 vol., Ottawa, ministre des Approvisionnement et Services Canada, Groupe Communication-Edition.

LEFRANCOIS, David / ÉTHIER, Marc-André / DEMERS, Stéphanie (2010) : Le traitement des autochtones, des anglophones et des francophones dans les manuels d’histoire et d’éducation à la citoyenneté au secondaire : une analyse critique et comparative des visées de formation citoyenne, *Traces*, vol. 48, n° 3, p.37-42.

L’enseignement de l’histoire autochtone au Québec. Reportage d’Akli Ait ABDALLAH (http://www.radio-canada.ca/emissions/dimanche_magazine/2012-2013/chronique.asp?idChronique=295878).

LÉTOURNEAU, Jocelyn (2014) : Je me souviens ? Le passé du Québec dans la conscience de sa jeunesse. Montréal : Fides.

MARTIN, Thibault et al. (dir.) (2009) : Autochtonies. Vues de France et du Québec, Québec : Presses de l’Université Laval.

VINCENT, Sylvie / ARCAND, Bernard (1979) : *[L’image de l’Amérindien dans les manuels scolaires du Québec ou Comment les Québécois ne sont pas des sauvages](#)*, La Salle : Hurtubise HMH.

Fin du texte